Pour une relecture des processus de recomposition des frontières sociales depuis Tel Aviv

William Berthomiere, Caroline Rozenholc

▶ **To cite this version:**

William Berthomiere, Caroline Rozenholc. Pour une relecture des processus de recomposition des frontières sociales depuis Tel Aviv. Cédric Parizot; Stéphanie Latte Abdallah. Israël/Palestine. L'illusion de la séparation, Presses Universitaires de Provence, pp.297-310, 2017, Sociétés contemporaines, 979-10-320-0121-9. 10.4000/books.pup.8176 . halshs-01610977

HAL Id: halshs-01610977
https://shs.hal.science/halshs-01610977

Submitted on 24 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour une lecture des processus de recomposition des frontières sociales depuis Tel Aviv[1]

William Berthomière
PASSAGES (UMR 5319), Maison des suds, Bordeaux

Caroline Rozenholc
CRH-LAVUE (UMR 7218), École nationale supérieure d'architecture Paris-Val de Seine

De la rédaction de son plan stratégique à sa mise en scène touristique, Tel Aviv semble chercher à dépasser l'image héritée de la non-résolution du conflit israélo-palestinien. Jouant de la tension entre local et global en s'inscrivant dans les dynamiques d'uniformisation et de standardisation des métropoles internationales, la municipalité de Tel Aviv affirme sa singularité. La mobilisation de différentes échelles de référence lui permet en effet de revendiquer l'unicité de son urbanisme[2] tout en se prévalant d'une histoire méditerranéenne ancienne, ancrée dans la ville plusieurs fois millénaire de Jaffa. Dans cette perspective, on peut dire que l'épaisseur historique de l'appartenance régionale de la ville et la modernité précoce de son urbanité en ont scellé les fondements. Aujourd'hui, la promotion de Tel Aviv comme ville globale mais aussi comme poumon économique, culturel et politique du pays[3], inscrit une nouvelle strate dans le tissu social de la ville et instaure de nouveaux équilibres (ou déséquilibres).

Ce chapitre souhaite ainsi contribuer aux travaux sur un espace d'études riche, et pourtant peu mobilisé, dans le contexte israélo-palestinien. L'entrée privilégiée a consisté à observer l'espace de condensation de la globalisation qu'est la rue, à Tel Aviv, pour y lire les processus de standardisation, de valorisation de la diversité culturelle ou encore de polarisation économique et sociale qui traversent le pays et en recomposent les frontières sociales. L'objet de cette recherche est ainsi de saisir ces dynamiques sociales au sein de deux quartiers du sud de Tel Aviv – Florentin et Neve Sha'anan (figure 1) – qui ont la particularité de rassembler de très nombreux migrants mais aussi de témoigner d'une certaine distance face au quotidien du conflit israélo-palestinien. À maints égards, les rues de ces deux quartiers apparaissent comme des espaces-refuges définis par un état d'hospitalité réciproque : celle offerte par des citadins-citoyens à une population de migrants « mondialisés » et celle offerte, en retour, par ces migrants à des citadins en quête « d'ailleurs » et d'espaces de liberté où redéfinir leurs normes identitaires. Dans ces lieux de cohabitation et de production d'un nouvel *ethnoscape* israélien (Appaduraï, 1990), la rue devient un espace privilégié où expérimenter de nouvelles modalités de faire société.

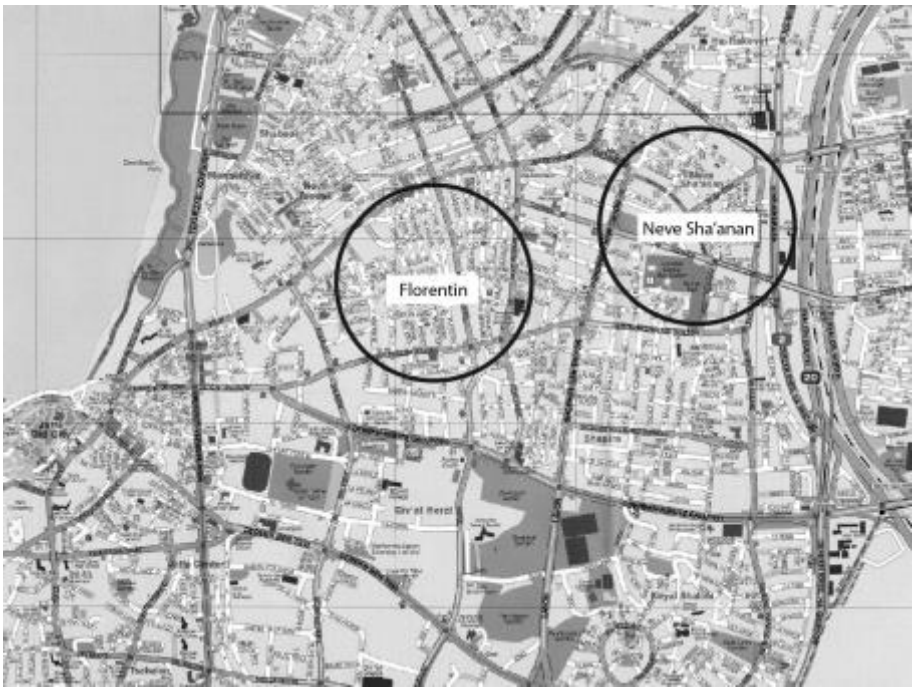
---

[1] Référence du document : William Berthomière et Caroline Rozenholc, 2017, « Pour une relecture des processus de recomposition des frontières sociales à Tel Aviv" in Stéphanie Latte-Abdallah et Cédric Parizot (dir.), *Israël/Palestine. L'illusion de la séparation*, Aix-en-Provence : Presses Universitaires de Provence, pp.297-310.

[2] La Tel Aviv « Ville blanche » est inscrite depuis 2003 au patrimoine mondial de l'Humanité par l'UNESCO. Ce périmètre de la ville, planifié par l'urbaniste écossais Patrick Geddes en 1925, est reconnu comme une « synthèse d'une valeur exceptionnelle des diverses tendances du mouvement moderne en matière d'architecture et d'urbanisme au début du xxe siècle » adaptée « aux conditions culturelles et climatiques du lieu, de même qu'intégrés aux traditions locales. » ; http://whc.unesco.org/fr/list/1096.

[3] Toutes les ambassades étrangères présentes en Israël sont aujourd'hui installées à Tel Aviv.

Figure 1 - Localisation des terrains d'enquêtes



Tel Aviv : une ville entre patrimonialisation et mondialisation migratoire

À Tel Aviv, de quelque côté que l'on tourne le regard, l'évolution du tissu urbain n'a de cesse de surprendre l'observateur. Rénovations et constructions – avec notamment la multiplication des gratte-ciel – transforment la ville en profondeur. Simultanément, et de manière un peu contradictoire, Tel Aviv est également depuis quelques années mise en valeur pour son caractère patrimonial. La reconnaissance mondiale de cette ville tout juste centenaire[4] participe certainement de son établissement comme archétype d'une société israélienne consommatrice, séculière et globale : l'antithèse la plus radicale de l'ancrage proprement local et religieux de Jérusalem. Pourtant, à trop penser Tel Aviv comme « libre de tout symbolisme national » (Alfasi et Fenster, 2005, p. 359) et sans ambiguïtés, on se prive des possibilités d'appréhender la diversité et la complexité des frontières qui s'inscrivent dans son tissu social. Or, Tel Aviv, plus que n'importe quelle autre ville du pays, rassemble l'ensemble des « segments » de la société israélienne ; c'est-à-dire les composantes nombreuses d'une société fragmentée (Shachar *et al.*, 2002) et largement constituée en vagues d'immigration successives. C'est donc à l'aune d'un projet de société qui a placé la migration au cœur même de son existence que les courants induits par la mondialisation peuvent être pensés en Israël. Pour autant, après la dernière vague d'immigration massive issue de l'ex-URSS dans les années 1990[5], les mouvements de population les plus significatifs concernent désormais des migrants dits économiques, auxquels s'ajoutent des demandeurs d'asile[6] dont le nombre n'a cessé de croître sur la dernière décennie (Akoka, 2008 ; Anteby, 2008, 2009 ; Berthomière, 2003a). Couramment désignés par le terme de « travailleurs étrangers » (*ovdim zarim* en hébreu), ces migrants africains, asiatiques, européens ou latino-américains constituent la main-d'œuvre bon marché employée en Israël depuis

[4] La ville a fêté son centenaire en 2009 : on retient le plus souvent 1909 comme date de fondation de la ville.
[5] Avec cette immigration, près d'un million de personnes sont arrivées en Israël en une décennie (de 1990 et 1999). De 4,8 millions d'individus en 1990, la population israélienne est ainsi passée à 6,3 millions en 2000.
[6] Au début des années 2000, plus d'un tiers des demandeurs d'asile étaient originaires de Côte d'Ivoire et du Libéria. En 2005, cette proportion concernait surtout les demandeurs originaires du Nigéria et de Guinée. En 2009, l'ouverture à Tel Aviv d'un bureau du HCR a souligné l'importance de la demande d'asile en Israël (selon le HCR, la demande d'asile avait dépassé les 20 000 demandes en 2009) alors que les Nations unies ne disposaient jusque-là que d'une simple représentation à Jérusalem.

la fermeture du marché de l'emploi aux ouvriers palestiniens. Il est nécessaire de souligner ici que les migrants juifs, quels que soient les motifs de leur installation dans le pays, ne participent pas de cette catégorie. Ils ne sont pas « étrangers » mais désignés par leur « ascension » vers Israël (*olim hadashim* en hébreu). La situation migratoire d'Israël est donc paradoxale à cet égard puisqu'elle résulte d'un mouvement aux dynamiques apparemment opposées : en se fermant aux ouvriers palestiniens, Israël s'est « exposé » au monde en recourant, pour la première fois de son histoire, à un appel de main-d'œuvre étrangère. Ce processus de fermeture-ouverture a concouru à une diversification de la population et, par-là, à la transformation des frontières sociales. On comptait en effet plus de 250 000 travailleurs étrangers dans le pays en 2009, dont 150 000 y séjournant de manière illégale (Anteby, 2009, p. 14), qui représentaient environ 8% de la force de travail du pays et jusqu'à 30% de la population des quartiers sud de Tel Aviv[7].

Les quartiers sud de Tel Aviv, fragment urbain de la géohistoire d'une ville moderne

Pour expliquer cette concentration de population étrangère dans les quartiers sud d'une ville qui se présente comme une mosaïque sociale et économique[8], il faut chercher dans sa géohistoire. En effet, Tel Aviv s'est d'abord constituée comme un quartier de Jaffa avant de se développer vers le nord en s'éloignant de son centre historique[9]. Reléguant la ville arabe au sud comme espace de pauvreté, Tel Aviv s'est ainsi très rapidement affirmée comme l'incarnation de la ville moderne, telle qu'entendue au début du XX^e^ siècle, et comme espace exclusivement juif (Mann, 2006). Le projet instauré en 1909 avec la création *d'Ahuzat Bait*, le premier quartier juif de Jaffa à revendiquer un urbanisme à « l'européenne », s'est concrétisé par l'obtention d'un statut indépendant (1921), puis par l'élaboration d'un plan d'urbanisme propre (le plan de P. Geddes en 1925) et enfin par la constitution d'une municipalité à part entière (1934). En se développant comme entité indépendante et toujours plus distincte de Jaffa, la croissance de Tel Aviv a participé de la production de frontières internes et d'espaces intermédiaires ensuite sédimentés dans la géographie socio-économique de la ville (Shachar *et al.*, 2002). Les effets de ces processus se lisent aujourd'hui dans la marginalisation de Jaffa comme des quartiers sud de Tel Aviv qui, tous, ont pourtant joué un rôle crucial dans l'essor de la ville. Ils se lisent également dans les répartitions des différentes populations – migrants économiques, populations pauvres, nouveaux immigrants, etc. – au sein de l'agglomération et en particulier dans la concentration des populations les plus pauvres dans le Sud de la ville. Neve Sha'anan, Shrunat Ha'tikva, Shapira, Florentin ont ainsi longtemps constitué le pendant de la Ville blanche mondialement célébrée. Cette « ville noire » (Rotbard, 2003, p. 32)[10], espace de circulations mondialisées demeuré à l'écart de l'aventure patrimoniale et de l'enthousiasme qu'elle a suscité, montre alors la « globalité » de Tel Aviv[11] sous un jour plus contrasté que la réputation d'une ville défaite de son contexte géopolitique ne le laisse supposer. L'espace urbain du Sud de Tel Aviv témoigne en effet d'une hétérogénéité sociale, économique et religieuse qui rend visibles les mouvements induits par la mondialisation (nouvelles migrations, nouvelles pratiques résidentielles…). Les présences qui en résultent témoignent – au même titre, mais plus subtilement, que la multiplication des enseignes commerciales internationales dans les espaces plus « centraux » de la

[7] L'aire métropolitaine de Tel Aviv compte aujourd'hui plus de 3 350 000 personnes (pour une population nationale avoisinant 7,7 millions), mais l'agglomération dans laquelle s'inscrivent les quartiers de Florentin et Neve Sha'anan rassemble 404 000 habitants.

[8] Pour Izhak Schnell et Yoav Benjamini (2004), le « trait ethnique » est une caractéristique saillante de Tel Aviv. Ils insistent sur le fait que celle-ci présente des « concentrations » de populations particulières sans pour autant constituer de « ghettos ».

[9] Voir notamment Weill-Rochant (2008).

[10] « Black City is everything that Tel Aviv does not see and does not want to see: all the scenes that are not brought out from the darkroom into the white cube of the museum […] Black City is the absolute "Other" of Tel Aviv in its embodiment as White City ».

[11] À propos du processus de construction de Tel Aviv comme « ville globale », le lecteur pourra consulter le *Tel Aviv Global City, Work Plan* 2011, produit par la municipalité de Tel Aviv-Jaffa.

ville – de l'actualité et de l'intensité des transformations sociales que connait Israël. En se plaçant dans les espaces de vie des migrants économiques, dans les espaces de cohabitation avec les populations qui les ont précédés dans le processus migratoire, on se positionne alors au cœur de processus de reformulation des catégories et des frontières sociales.

Déterritorialiser le local ou la complexité des échelles du débat de société

À partir du milieu des années 1990, les dynamiques sociales qui ont présidé au redécoupage des frontières socio-spatiales des quartiers sud ont puisé dans différents registres d'actions. Participant d'un mouvement qui a renforcé l'image de Tel Aviv comme ville à part dans le paysage israélo-palestinien, elles ont pris appui sur des initiatives locales, d'ordre institutionnel, et privées, et ont recouru aux médias[12]. Dans le cas de Florentin, les médias télévisuels et journalistiques ont clairement contribué à forger la cohérence de ce quartier comme lieu bien identifié et comme lieu d'identification fort. Le feuilleton télévisé éponyme « Florentin » s'est ainsi largement structuré autour des spécificités d'un espace caractérisé à la fois par une histoire de mobilités et de canalisation des nouvelles populations à travers différentes époques migratoires, périodes de dégradations urbaines et, plus récemment, d'un réinvestissement par des populations encore transitoires, tout en étant moins marginalisées : de jeunes Israéliens en quête d'aventures, d'espace et de logements bon marché. À Florentin, la mobilité « historique » se perpétue donc aujourd'hui via l'appropriation du quartier – au détriment de la population plus anciennement installée – par de nouveaux « segments » de la société qui, choisissant pour un temps ce quartier, choisissent également de s'y exposer à d'autres réalités, d'autres populations.

Aujourd'hui, la presse israélienne contribue également à en fixer le sens puisque les quotidiens locaux consacrent un nombre croissant d'articles aux spécificités du mode de vie dans le quartier (ambiance particulière de ses cafés, multiplicité des mobilisations politiques et des rassemblements festifs qui s'y déroulent régulièrement). Celles-ci participent donc également à définir le quartier et son image ; une image qui, de fait, ne peut correspondre à la réalité de tous. Pour reprendre les réflexions du géographe Bernard Debarbieux (1995, p. 100) sur le fonctionnement du lieu comme figure de rhétorique, le quartier de Florentin apparaît comme l'un de ces lieux « construits et identifiés par une société qui se donne à voir à travers eux, qui les utilise pour se parler d'elle-même, se raconter son histoire et ancrer ses valeurs ». Le propos renvoie d'autant plus fortement à Florentin que l'efficacité symbolique de ces lieux, nous dit B. Debarbieux, ne s'épuise pas dans la seule mise en image. « Lieu de condensation sociale et territoriale », cadre d'expériences individuelles et collectives, Florentin est un quartier abondamment nommé, pratiqué, filmé, chanté et, par-là, revendiqué. Il est désigné par nombre de ses usagers comme un élément central du quotidien et des modes de sociabilité. Ils insistent, en particulier, sur les relations entre voisins mais aussi avec ceux croisés dans la rue. Dans les propos rapportés ci-dessous, Florentin apparaît ainsi à la fois comme un espace d'intimité et de liberté et comme le cadre de la possibilité de ces modes de communication :

> Je parle aussi de la communication avec les gens. Comme je te l'ai dit, je n'ai jamais vécu ailleurs à Tel-Aviv… mais quand je vais dans d'autres quartiers… je remarque plus de… une sorte de frontière entre les gens. Cette frontière, je la sens moins ici. Et ça a aussi à faire avec le fait que je suis comme un étranger là-bas […] c'est ce que je ressens. Dov, musicien et patron de bar, Tel Aviv, 11/11/2008.

Fort de cette sociabilité particulière, le quotidien des quartiers sud a progressivement pris les traits d'un espace-monde cristallisant en un lieu l'inscription d'Israël dans les dynamiques sociales de la globalisation. Les autorités israéliennes ont alors très tôt cherché à contenir l'expression de cette

[12] Les géographes I. Schnell et Y. Benjamini (2005) soulignent l'impact des médias locaux dans la formation de l'image des lieux.

visibilité grandissante des travailleurs étrangers. En effet, alors qu'elle n'était envisagée que comme une force de production visant à pallier un déficit de main-d'œuvre, la signification sociale qu'a pu revêtir cette population a dépassé de loin la dimension économique et s'est vu opposer une répression de sa visibilité de plus en plus affirmée. En septembre 2002, la création d'une police de l'immigration a attesté de la réalité de la question de l'immigration de travail en Israël. Après de longs débats, et grâce à la mobilisation d'associations de défense des travailleurs (notamment *Kav La'oved*[13]), la situation sociale de cette population a pu être prise en compte au-delà de la seule question du contrôle des flux[14]. Le respect des droits des individus a constitué l'objectif principal des premiers articles publiés sur ce thème, pour très rapidement souligner le rôle de catalyseur que pouvait cristalliser cette population dans les débats de société[15]. L'inscription de la question migratoire au sein des débats a révélé avec force la question de la recomposition des frontières sociales et a surtout souligné leur complexité grandissante. En premier lieu, c'est en quelque sorte le caractère « extra-territorial » de Tel Aviv qui a pu être observé avec la mise au jour de l'opposition naissante entre les politiques de l'État et celles de l'administration municipale. Sorte de métaphore de l'intrication du global et du local issue du processus de globalisation, la décision de mettre sur pieds un centre d'assistance pour l'emploi, l'éducation et la santé des travailleurs étrangers – nommé Mesila[16] – a été la source de tensions entre le gouvernement et les services sociaux de Tel Aviv : le premier dénonçant l'assistance apportée à une population « non-légitime » et les seconds se prévalant d'une mission d'aide aux populations en difficulté (Kemp, 2004 ; Willen, 2003).

Cet espace de confrontation des dynamiques sociales que connaît Israël a pu prendre une place particulière dans le quotidien de la population de Tel Aviv du fait du caractère inédit de l'inscription de travailleurs migrants au sein de l'espace public israélien.

La rue : méthode et linéarité d'une frontière mobile

Par une méthodologie qui privilégie une « observation directe (et discrète) plus ou moins 'participante' » pour reprendre les termes de Jacques Gurwirth[17], les objectifs poursuivis dans la recherche conduite à Neve Sha'anan et Florentin entre 2005 et 2011 ont relevé d'une mise en question des modalités d'exercice de l'observation et de la compréhension du processus de (re)composition des frontières sociales au quotidien. Comment, de l'étude des quartiers sud de Tel Aviv, déchiffrer et comprendre à la fois la cristallisation de changements globaux à l'échelle locale, une mise en tension sociale et l'intensité d'un jeu d'échelles de références et d'actions ? En d'autres termes, il s'est agi non seulement de relier les observations faites dans ces quartiers de Tel Aviv aux changements sociaux qui animent plus globalement le débat de société en Israël. Si une description des processus à l'œuvre à Tel Aviv peut aisément mettre au jour de grandes tendances, l'objectif est plus complexe à l'échelle du quartier. La tâche y est d'autant plus difficile que la dimension éphémère et fugace de la visibilité des présences et des cohabitations peut aisément être sur-interprétée. L'idée

[13] Kav La'oved est une ONG pour la protection des droits des travailleurs potentiellement vulnérables employés en Israël ou par des Israéliens dans les Territoires Occupés : les travailleurs palestiniens, les travailleurs migrants et les nouveaux immigrés juifs.

[14] Fin 2004, la police de l'immigration indiquait 40 000 départs sur ordre de justice et 76 000 départs « volontaires » : soit par peur d'être arrêtés ou après avoir perdu leur emploi lorsque les licenciements par des employeurs inquiets des poursuites encourues pour non-respect du droit du travail se sont multipliés. Depuis, les reconduites à la frontière ont été réduites avec, en 2005, 6 526 expulsions de travailleurs étrangers. Cette baisse résulte également de la « sécurisation » des entrées par l'obligation faite aux voyagistes d'assurer, en cas de besoin, le retour de leurs clients. Cette demande vise en particulier les groupes de pèlerins chrétiens du Nigeria, d'Inde, de Russie, d'Ukraine et des Philippines considérés comme de potentiels « pourvoyeurs » d'immigrants illégaux (Voir les articles de Ruth Sinai, *Ha'aretz*, October 4, 2004 et de Relly Sa'ar, Ha'aretz, December 12, 2005).

[15] Très tôt, la presse avait amorcé un mouvement en ce sens lorsqu'elle titrait « Le Pen parle hébreu » (Voir l'article de Gershom Gorenberg, *Jerusalem Report*, May 25, 1998) ou bien encore de manière provocatrice : « Ne tombez pas amoureux d'un travailleur étranger » (Voir l'article d'Orit Shohat, Ha'aretz, May 21, 1998) et mettait ainsi en exergue la transposition du conflit opposant néo et post-sionistes à la question de l'immigration non-juive.

[16] « Mesila » est l'acronyme en hébreu de « centre d'information et d'aide pour la communauté étrangère » (*merkaz sioua ou meida la kehila hazara*).

[17] *Le Monde*, Rubrique « Le Monde des Idées : Anthropologie », jeudi 26 novembre 1981.

a donc été de lire l'espace de la rue pour en extraire des fragments du quotidien révélateurs d'une réalité, toujours provisoire et pourtant manifeste.

À Tel Aviv, et plus particulièrement dans le quartier de Florentin, la rue est mobilisée de différentes manières. Qu'il s'agisse d'occupation de l'espace visuel par une production graphique importante, de l'organisation de rassemblements, de manifestations et de fêtes, la rue est un lieu d'exposition de propositions sans cesse renouvelées. Elle est aussi, particulièrement au regard des travailleurs immigrés, un lieu de passage et de « transpiration » de la variété des présences (Gourdon, 2005). La « rue » désigne, avec l'idée de flux, la société et ses opinions forcément diverses, mais aussi la possibilité de rencontres et de regroupements tous producteurs d'imaginaires sociaux. C'est d'ailleurs précisément ce dépaysement qui est recherché à Florentin :

> Les samedis, si tu vas vers la gare de bus, il y a plein de gens de partout : des Philippins et des Thaïs et des Chinois et des Roumains, comme dans un grand marché. Tu n'as plus l'impression d'être en Israël. C'est juste à côté d'ici et ça me plaît. C'est une des choses que j'aime dans ce quartier. Oren, étudiant, Tel Aviv, 17/06/2006.

La rue s'expose alors à Florentin en produisant une sorte de « slogan », un raccourci pour dire une identité israélienne emblématique d'une urbanité et d'une sous-culture spatialement ancrée. Elle prolonge l'espace domestique dans une distinction peu formalisée entre dedans et dehors offrant l'occupation des espaces publics et intérieurs aux regards et à l'ouïe des passants. Par l'entremise de ceux qui la vivent, la rue donne le ton et la couleur de différents moments de la ville. Dans des temporalités différenciées (jour-nuit ; week-end-semaine), les rues de Florentin sont ainsi autant de lieux d'échanges, d'espaces de circulation et d'expression de soi. La mise en action de la socialité qui s'en dégage agit comme un pont entre habitants. L'idée de force des liens faibles, développée par le sociologue américain Mark Granovetter (1973), souligne ces interactions minimales, infinies et communes qui marquent la reconnaissance de l'autre et la légitimité de sa présence. En ce sens, la rue devient un lieu de l'éducation de soi (Schnell, 2007) par le regard et l'exposition à l'Autre.

C'est donc tout un univers qui se déploie dans les rues de Florentin, univers de sens et d'usages des résidents et des visiteurs, comme de ceux qui y travaillent. Il se déploie dans un lieu où la densité du bâti mais aussi l'architecture à taille humaine rapprochent les voisins et laissent voir le ciel. Ce sont donc aussi l'architecture de Florentin et l'immédiateté de la présence à la rue qui font le quartier :

> Tous les bâtiments donnent directement sur la rue, il n'y a pas de jardin qui les en sépare. Du coup, toutes les activités se font dans la rue. Tu sors de ton immeuble et tu es directement dans la rue. Et le magasin d'à côté aussi ouvre directement sur la rue, du coup, tout se mélange, même les types d'activités […] En plus, selon les différentes heures de la journée, il y a différents types de populations ici ce qui est aussi magnifique. Parce que […] par exemple, le vendredi, tu as des milliers de personnes qui viennent à Florentin pour les cafés et le quartier devient vraiment… vibrant ! Sauf au mois d'août […] ou quand les journées sont trop chaudes […] mais pendant la semaine, il y a les ouvriers qui viennent travailler dans leurs ateliers, les charpentiers, les tapissiers et le soir tu as aussi les habitants et aussi ceux qui fréquentent les cafés du quartier, alors il y a la sensation d'activités qui changent tout le temps, ce qui est plutôt spécial, dans une seule et même rue ! Adar, architecte et militante associative, Tel-Aviv, 27/08/2008.

Certains interlocuteurs parlent d'ailleurs de manière éloquente des limites extérieures de Florentin comme de murs qui borderaient le quartier. Traverser la rue et sortir du quartier revient ainsi à « faire le mur », puisque le quartier fonctionne à certains égards comme un monde en soi. Ces rues de Florentin, « échappées vers un autre monde » pour reprendre l'expression de M. de Certeau (1994, p. 191), sont faites d'univers « défaits » et « de passés déchus », mais aussi de la multiplication des acteurs, des temporalités et des arrangements changeants de leurs emboîtements. Plusieurs clichés pris dans le quartier entre 2005 et 2008 donnent des points d'entrée dans la réflexion sur ces remodelages identitaires et les valeurs qu'ils prônent et sur les manières de se donner à voir en les

affichant. Plus précisément, si l'on évoque des manières renouvelées de faire société, d'être résident et citoyen et si l'on parle de projection de soi, c'est que ces inscriptions sont autant d'interpellations, plus ou moins directes, adressées aux passants. Elles soulèvent par ailleurs, pour un nombre important d'entre elles, des enjeux contemporains de la société israélienne tout en révélant pour le passant extérieur à ce monde, des présences, de nouvelles frontières sociales émergentes.

L'approche géographique qui a participé d'une micro-analyse de la rue du quartier de Florentin, comme de celui de Neve Sha'anan, a permis l'enrichissement d'un lexique de la frontière d'abord structuré de manière intuitive et de le décliner autour de mots comme *trace* (en référence à des éléments qui témoignent de passages dans un lieu ou d'une antériorité), *signe* (par un objet qui laisse entrevoir et, peut-être, comprendre une présence), *marque* (lorsque de nouvelles présences modifient les fonctions du bâti), ou bien encore *relique* (pour les éléments témoins d'un passé, éventuellement perçu avec nostalgie, qui tendrait à s'effacer mais qui est encore un peu accessible et forme des îlots de sens) et *refuge* (dans le cas d'un espace représenté comme protégé du fait de présences simultanées et temporaires) (cf. figures 2a et 2b). L'ensemble de ces termes a permis de montrer toute l'étendue de la problématique de l'espace public comme révélateur des changements sociaux[18]. De ces éléments de recherche développés dans le cadre de la problématique du programme MOFIP, il ressort, pour reprendre l'expression d'Éric Charmes (2006), que la rue est bien plus qu'un simple décor ; elle agrège un univers de mondes comme, ici, celui des migrants internationaux et des demandeurs d'asile. Elle compose un espace-ressources où les individus qui y circulent prennent le temps d'une étape ou encore d'un séjour et y puisent les représentations qui alimentent ce qui peut être défini comme un imaginaire migratoire (Simon, 2006). En retour, la rue devient aussi l'espace où « le sédentaire » comme « le flâneur » trouvent les ressources qui nourrissent leurs propres imaginaires. Il s'agit donc d'univers qui donnent sens aux lieux et qui sont à la fois le fruit de coprésences et de présences successives, distinctes dans le temps. C'est donc dans ces rencontres que la rue devient l'espace privilégié d'une expérimentation de formes d'être-au-monde et de manières de faire société qui sont autant de résultantes de mobilités et d'immobilités (Berthomière, 2006, 2009).

[18] Cette démarche est à inscrire dans la perspective intellectuelle offerte par Louis Quéré dans ses travaux sur l'espace public. On citera plus particulièrement : « L'espace public comme forme et comme événement » in Isaac Joseph (dir.), 1995, *Prendre place espace public et culture dramatique*, Paris, Éd. Recherches Plan urbain, p. 93-110.

Figure 2a

Marque
(i.e. la modification des fonctions du bâti en lien avec de nouvelles présences)

Signe
(i.e. un objet qui laisse voir et, peut-être, comprendre une présence)

Trace
(i.e. des éléments qui témoignent d'un passage ou d'une antériorité)

© William Berthomière

Figure 2b

Relique
(i.e. un élément bâti qui ne fait plus qu'attester d'une présence antérieure)

Refuge
(i.e. un lieu utilisé dans des temporalités particulières)

© William Berthomière et Caroline Rozenholc

La rue comme intention

Lire et dire la rue à Tel Aviv en situation de coprésence élargit la réflexion aux interactions sociales et, en reprenant l'idée de double hospitalité évoquée plus haut, situe le débat sur la rue comme espace de réalisation « d'un imaginaire social focalisé sur la présence de l'étranger » pour reprendre les propos de Chantal Bordes-Benayoun (2005, p. 282) décrivant la « rue ethnique » comme un « laboratoire à ciel ouvert ». À ce titre, la présence d'immigrés et les activités commerciales spécifiques qu'elle suscite depuis bientôt deux décennies dans les quartiers sud de Tel Aviv sont vécues par un segment – certes minoritaire – de la population israélienne comme l'opportunité d'une transgression de frontières (Berthomière 2003b, 2007). C'est d'ailleurs notamment par le biais des échanges commerciaux que se donnent à voir ces expériences sociales inédites. Depuis 2005, au cœur de Neve Sha'anan, des produits prohibés par les règles alimentaires religieuses (juive comme musulmane) sont en vente dans plusieurs boucheries porcines. Les rues « ethniques » produites par l'accumulation de ces commerces ont pour public la population des travailleurs étrangers des pays de l'Est ou de Chine, mais aussi des Israéliens qui se définissent comme laïcs et souhaitent intégrer dans leur consommation quotidienne ce que proposent ces commerces. Loin du débat idéologique où s'opposent post et néo-sionistes[19], la modification du paysage social des quartiers sud de Tel Aviv et des relations sociales qui s'y instaurent s'effectue sans difficultés majeures et ceci malgré le débat qu'auraient pu susciter ces changements. Personne n'aurait en effet pu imaginer il y a quelques années que seraient érigées des enseignes telles que « *The Kingdom of Pork* ». Les rues du sud de Tel Aviv, fruits du processus de mondialisation, sont donc la scène d'un « apprivoisement mutuel » qui, bien qu'instauré dans « un échange inégal » entre société réceptrice et étrangers (Bordes-Benayoun, 2005, p.287), modifie le paysage social et ce quelle que soit la distance réelle ou affichée à l'égard de ces espaces singuliers.

Toujours en reprenant l'idée de double hospitalité, elle place le débat sur la rue dans la perspective du « 'coudoiement' d'individus tous différents » (Bordes-Benayoun, 2005) à une échelle qui la dépasse. Les rues de Neve Sha'anan ont ainsi pu être l'espace de situations d'interactions sociales « inattendues ». Lors de nos séances d'observations, nous avons pu être témoins de situations soulignant l'opportunité que peut susciter la présence des travailleurs migrants. La présence d'ouvriers chinois au sein du marché de Neve Sha'anan a ainsi pu être l'occasion pour un groupe d'adeptes des Falun Gong[20] de donner une visibilité à leur spiritualité et de signifier leur appartenance religieuse à ce groupe méconnu en Israël (cf. figure 3)[21].

La production d'un *ethnoscape* en constante formation, que la rue donne à voir et qui se donne à voir dans la rue, doit, en effet, être pensée aussi, et simultanément, à des niveaux peut-être plus abstraits ou moins directement saisissables. Dans ce sens, la brèche ouverte dans la définition de la citoyenneté, malgré la restriction des entrées et l'expulsion des travailleurs en situation illégale mise en place par le gouvernement, est extrêmement significative. Une motion votée par le Parlement à l'été 2005 a, en effet, permis à près d'un millier d'enfants de travailleurs migrants[22], toutes origines confondues, d'obtenir la citoyenneté israélienne. Dans un pays où celle-ci constitue un enjeu particulièrement sensible, cette ouverture de la loi du sang vers une logique relevant d'un droit du

[19] À partir de la fin des années 1990, la polarisation de la société israélienne a pu être pensée le long d'un axe néo-sionisme/post-sionisme, où le premier, comme l'a défini Uri Ram (1998 : 210), « représente un mouvement de repli identitaire, nationaliste, raciste et anti-démocratique, qui cherche à élever des barrières autour de l'identité nationale israélienne […], qui se nourrit de la violence du conflit israélo-arabe et du bas niveau d'intégration dans l'économie capitaliste » et où le second se présente tel « un courant 'libertaire' d'ouverture qui souhaite réduire les barrières de l'identité nationale et y intégrer l'Autre ».

[20] Falun Gong, également appelé Falun Dafa, est une discipline spirituelle.

[21] Voir également William Berthomière (2012), *En-quête de signes : Migrations, Places et Continuité(s). Retour d'expérience à partir du cas israélien*, Mémoire d'Habilitation à diriger des recherches (Vol. 1), Poitiers, Université de Poitiers, 134 p.

[22] Aux enfants nés en Israël de parents entrés légalement dans le pays (au titre d'un visa de tourisme ou de travail), scolarisés et âgés de six ans ou plus à la date du « décret » (2005) ainsi qu'à leurs frères et sœurs. Au terme de leur 21e année, ces enfants peuvent demander la citoyenneté israélienne.

sol[23] est en soi un exemple avéré de l'intensité et de la complexité des dynamiques qui animent les frontières sociales au sein de l'espace israélo-palestinien.

Figure 3 - Adeptes du Falun Dafa à Neve Sha'anan

© William Berthomière

En conclusion : quelle singularité de la rue-monde à Tel Aviv ?

Sans oblitérer le discours dominant ni minorer l'intérêt des espaces les plus reconnus, c'est donc depuis les quartiers sud de Tel Aviv que l'observation des évolutions s'avère la plus fertile. Au fil des années d'observation, les rues qui délimitent ces espaces en marge de la ville blanche, ces zones intermédiaires, constituent un objet qui dépasse l'étude de cas et fournit des clefs de lecture de la société dans son ensemble. Ce propos doit cependant être modéré en rappelant que la redéfinition sociale des catégories est certes particulièrement perceptible là où la diversité de la population est la plus flagrante, mais ces présences et leurs conséquences ne sont toutefois ni visibles ni lisibles par tous. Les rues des quartiers sud de Tel Aviv constituent donc une exception qu'il faut pouvoir déchiffrer, si ce n'est tout simplement voir. À Florentin, à la différence de Neve Sha'anan, cette présence se révèle surtout au détour des cabines téléphoniques et des bancs publics. À mieux y regarder, pourtant, des lieux émergent, lieux d'habitation ou espaces publics partagés, rendant ici aussi perceptible une population qui se fait volontairement discrète. Florentin se présente alors comme un entre-deux – un seuil tissé de traces multiples – entre la Tel Aviv globale consommatrice et le centre d'une globalité industrieuse. À Neve Sha'anan, par contre, la présence des travailleurs immigrés a profondément modifié l'image du quartier. À la place de la grisaille qui le caractérisait jadis, de nombreux commerces aux noms tous plus évocateurs les uns que les autres animent aujourd'hui les rues du quartier et lui redonnent un dynamisme populaire, notamment par la

[23] Ce propos est à modérer puisqu'il y a en Israël deux voies d'obtention de la citoyenneté : d'une part, toute personne à même de prouver son appartenance à la communauté juive a le droit à la citoyenneté israélienne en vertu de la Loi du retour (1950) ; d'autre part, les Palestiniens qui peuvent justifier d'une résidence ininterrompue en mai 1948 et 1952 en Israël y ont également accès. Par ailleurs, bien que le projet sioniste tende vers la réalisation de la péréquation entre judaïsme et citoyenneté israélienne, celle-ci n'est pas totale puisque les autorités opèrent une distinction entre nationalité et citoyenneté de sorte que le système d'identification dissocie plusieurs nationalités compte des citoyens de nationalités juive, arabe, circassienne et druze.

juxtaposition de cafétérias aux terrasses emplies de travailleurs étrangers les yeux rivés sur le téléviseur qui diffuse films et informations dans chacune de leurs langues.

Dans les deux cas, mais selon des modes d'expression différents, la rue devient alors l'espace d'une communauté de destin où l'expérience de l'Autre par « coudoiement » symbolise avec force la mise en présence induite par le processus de globalisation. La rue, espace de sociabilité, est donc devenue la scène d'un « apprivoisement mutuel » qui peut, dans ce contexte spécifique, sembler atypique. La rencontre-découverte se réalise alors par l'intermédiaire de *signes*, *marques* et autres symboles entrevus, perçus ou ignorés, lors d'une traversée du quartier de Neve Sha'anan pour se rendre à la gare routière toute proche, et qui laissent imaginer la présence d'un « autre ». Mais ce processus de réduction du phénomène de globalisation à l'échelle de la rue, puis du quartier, est d'autant plus difficile à réaliser que les mobilités urbaines s'inscrivent dans des temporalités alternées, voire décalées. Ainsi, seules les personnes qui cherchent à partager les activités de ce quartier – lorsque les travailleurs étrangers sont présents, du vendredi au samedi soir (durant le shabbat) – peuvent réellement prendre la mesure de ces nouvelles migrations. Néanmoins, le processus cognitif de lecture de la globalisation se réalise toutefois d'autant mieux que le quartier de Neve Sha'anan – comme l'ensemble des quartiers sud de Tel Aviv – est déjà porteur de sens. En effet, les populations non-juives qui ont investi ces espaces se sont inscrites dans le continuum migratoire israélien de quartiers qui, de tout temps, ont composé (du fait du maintien d'un parc de logements dégradés) un espace d'accueil pour les nouveaux immigrants modestes.

À l'étonnement que peut constituer la vision d'hommes et de femmes asiatiques formant de longues files d'attente aux cabines téléphoniques, vient alors répondre l'arrière-plan du paysage urbain, composé par exemple d'enseignes défraîchies et écrites en cyrillique (rappelant la vague migratoire en provenance de l'ex-URSS). D'une certaine manière, l'existence de cet arrière-plan attestant de l'histoire migratoire d'Israël dote le passant des moyens d'une remise en continuité de son observation (cf. figure 4). Autant d'éléments qui laissent supposer que l'expérience de l'Autre ne saurait se résumer à des rapports de domination, tant l'expérience de la diversité a souligné la porosité des frontières de la société israélienne. Dans ces espaces qui constituent les différentes faces d'une même réalité sociale, celle-ci ne se révèle cependant qu'à travers certains interstices qui dévoilent les recompositions à l'œuvre. Le sud de la ville de Tel Aviv se présente donc aujourd'hui comme un espace de reformulation des frontières sociales dont la plasticité vient contredire la rigueur des termes qui structurent le lexique de la frontière avec les notions de fermeture et de séparation. De par son contexte politique, cet espace s'offre à l'analyse comme un cas particulier, bien que banal une fois replacé dans le contexte de la mondialisation des migrations internationales dont, comme le rappelait Stéphane Dufoix (2010, p. 27), « le désencastrement de l'espace et du temps n'a cessé de progresser et l'ubiquité n'est plus tout à fait impossible ». Dans les rues de Tel Aviv, on observe donc aujourd'hui une double hospitalité pour une ubiquité partagée. Pour certains, il s'agit d'une hospitalité impérieuse, pour d'autres, comme l'ont montré les événements de mai 2012[24], une frontière indépassable.

[24] À la fin du mois de mai 2012, les quartiers sud de Tel Aviv ont été le théâtre de manifestations violentes contre les travailleurs étrangers.

Figure 4 - Travailleurs asiatiques au sein de Neve Sha'anan

© William Berthomière

Références bibliographiques

AKOKA Karen, 2008, « La demande d'asile en Israël », *in* CAMBREZY Luc *et al.* (dir.), *L'asile au Sud*, Paris, La Dispute, p. 43-67.

ALFASI Nurit et FENSTER Tovi, 2005, « A Tale of Two Cities: Jerusalem and Tel Aviv in an Age of Globalization », *Cities*, 22, 5, p. 351-363.

ANTEBY-YEMINI Lisa, 2008, « Migrations africaines et nouveaux enjeux de la frontière israélo-égyptienne », *Cultures & Conflits*, 72, [En ligne].

ANTEBY-YEMINI Lisa, 2009, « De la traversée clandestine à la visibilité urbaine : réfugiés et demandeurs d'asile africains dans les villes israéliennes », *Méditerranée*, 113, p. 14-24.

APPADURAI Arjun, 1990, « Disjuncture and Difference in the Global Cultural Economy », *in* FEATHERSTONE Mike (dir.), *Global Culture: Nationalism, Globalization, and Modernity*, Londres, Sage Publications.

BERTHOMIERE William, 2003a, « Nouvelle Intifada, mondialisation et immigration de travailleurs étrangers : une nouvelle réalité sociale pour Israël », *Maghreb-Machreck*, 177, p. 79-100.

BERTHOMIERE William, 2003b, « L'émergence d'une Tel Aviv cosmopolite ou les effets d'un fin mélange entre reconfigurations sociopolitiques internes et externes », *Cahiers de la Méditerranée*, 67, p. 345-360.

BERTHOMIERE William, 2007, « Globalisation des migrations internationales : dynamiques et modalités. Une contribution réflexive à partir du cas israélien », *La Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée*, 119-120, p. 157-177.

BERTHOMIERE William, 2009, « Pas de monde sans mobilités », *in* DUREAU Françoise et HILY Marina (dir.), *Les mondes de la mobilité*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, collection Essais, p. 175-187.

BORDES-BENAYOUN Chantal, 2005, « De la rue ethnique au vaste monde », *in* BRODY Jeanne (dir.), *La rue*, Toulouse, Presses Universitaire du Midi, p. 281-293.

BRUSLE Tristan, 2006, *Aller et venir pour survivre ou s'enrichir : circulations de travail, logiques migratoires et construction du monde des Népalais en Inde*, Thèse de Doctorat en Géographie, Université de Poitiers.

CHARMES Éric, 2006, *La rue, village ou décor ? Parcours dans deux rues de Belleville*, Paris, Creaphis éditions.

DEBARBIEUX Bernard, 1995, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *Espace géographique*, 24, 2, p. 97-112.

DE CERTEAU Michel, GIARD Luce et MAYOL Pierre, 1994, *L'invention du quotidien. Habiter, cuisiner*, Saint Amand, Gallimard.

DUFOIX Stéphane, 2010, « Introduction – Un pont par-dessus la porte. Extraterritorialisation et transétatisation des identifications nationales », *in* DUFOIX Stéphane (dir.), *Loin des yeux, près du cœur*, Paris, Presses de Sciences Po « Académique », p. 15-57.

ENDELSTEIN Lucine, 2008, *Une géographie du renouveau religieux, judaïsme et expérience urbaine en quartier cosmopolite. Paris 19ème arrondissement*, Thèse de Doctorat en Géographie, Université de Poitiers.

GOURDON Jean-Loup, 2005, « La rue comme forme », *in* BRODY Jeanne (dir.), *La rue*, Toulouse, PUM, p. 21-31.

GRANOVETTER Mark, 1973, « The Strength of Weak Ties », *The American Journal of Sociology*, 78, 6, p. 1360-1380.

HANNERZ Ulf, 1980, *Explorer la ville. Éléments d'anthropologie urbaine*, Paris, Éditions de Minuit.

KEMP Adriana et RAIJMAN Rebecca, 2004, « 'Tel Aviv is not foreign to you': Urban Incorporation Policy on Labor Migrants in Israel », *International Migration Review*, 38, 1, p. 26-51.

MANN Barbara E., 2006, *A Place in History: Modernism, Tel Aviv, and the Creation of Jewish Urban Space*, Stanford, Stanford University Press.

MAZZELLA Sylvie, 2007, « Effets de quartier... à l'échelle de la rue », *in* AUTHIER Jean-Yves, BACQUÉ Marie-Hélène et GUÉRIN-PACE France (dir.), *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, Paris, La Découverte, p. 229-241.

PETONNET Colette, 1970, « Réflexions au sujet de la ville vue par en dessous », *L'année sociologique*, 21, p. 151-185.

PETONNET Colette, 1973, « Méthodologie ethnologique en milieu urbain : un groupe espagnol », *L'homme, hier et aujourd'hui. Recueil d'études en hommage à André Leroi-Gourhan*, Paris, Cujas, p. 457-468.

RAM Uri, 1998, « Mémoire et identité : sociologie du début des historiens en Israël », *in* HEYMANN Florence et ABITBOL Michel (dir.), *L'historiographie israélienne aujourd'hui*, Paris, CNRS Éditions, p. 197-243.

ROTBARD Sharon, 2003, « White lies, white city », in *Territories, builders, warriors and other mythologies*, Witte de With, Rotterdam, p. 26-40.

ROZENHOLC Caroline, 2010, « Lire le lieu pour dire la ville. Florentin : une mise en perspective d'un quartier de Tel Aviv dans la mondialisation (2005-2009) », Thèse de doctorat, Université de Poitiers.

SHACHAR Arie et FELSENSTEIN Daniel, 2002, « Globalization processes and their impact on the structure of the Tel Aviv metropolitan area », *in* FELSENSTEIN Daniel, SCHAMP Eike et ERGAS Yaron (dir.), *Emerging Nodes in the Global Economy*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, p. 35-56.

SCHNELL Izhak, 2007, « Shenkin as a Place in the Globalizing City of Tel Aviv », *GeoJournal*, 69, p. 257-269.

SCHNELL Izhak et BENJAMINI Yoav, 2004, « From Chicago and Los Angeles to Tel Aviv-Jaffa : A Social Areas Model », *in* MAOS Jacob, INBAR Moshe et SHMUELI Deborah (dir.), *Contemporary Israeli Geography*, 60-61, p. 29-40.

SIMON Gildas, 2006, « Migrations, la spatialisation du regard », *Revue européenne des migrations internationales*, 22, 2, p. 9-21.

WEILL-ROCHANT Catherine, 2008, *L'atlas de Tel Aviv : 1908-2008*, Paris, CNRS Éditions.

WILLEN Sarah, 2003, « Perspectives on Labour Migration in Israel », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 19, 3, p. 243-262.